

Un art gourmand La dissection des auteurs et des oeuvres

Laurent Laplante

Numéro 64, automne 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21172ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laplante, L. (1996). Un art gourmand : la dissection des auteurs et des oeuvres. *Nuit blanche*, (64), 6–8.

Un art gourmand La dissection des auteurs et des œuvres

Par
Laurent Laplante

Écrire a toujours comporté des risques. Une fois le bouquin livré aux critiques et au public, il n'est pas grand-chose que l'auteur puisse faire pour empêcher qu'on torture son œuvre jusqu'à lui faire avouer ce que ni lui ni elle n'ont jamais *pensé*. Certains aiment, d'autres moins.

Il semble, en outre, à mesure que se multiplient les angles d'analyse des auteurs et des œuvres, que le seul fait de commettre une œuvre quelconque fasse entrer l'auteur, vie privée et proches compris, bon gré mal gré, dans le domaine public. « Puisqu'il a écrit, il nous appartient ! » Certains auteurs, il est vrai, ont si peu objection à ce regard intimiste qu'ils le devancent en se racontant.

En signant, il y a vingt-cinq ans, *Gilles Vigneault mon ami*¹, Roger Fournier semblait promettre une biographie. À la lecture, l'impression se nuancait. Fournier, en effet, accordait à Fournier presque autant de place qu'à Vigneault. L'un était collégien, l'autre aussi. L'un était poète, l'autre aussi... Ce n'était pas ennuyeux, car Roger Fournier raconte avec verve et truculence, mais un tantinet nombriliste. La réédition de 1995 n'ame- nuise pas la présence de l'auteur dans ce portrait de Vigneault, bien au contraire, car le Fournier d'aujourd'hui consacre beaucoup d'espace à dialoguer avec le Fournier d'hier, mais elle séduit plus encore que la version de 1972 en montrant comment un quart de siècle fait mûrir les hommes et les amitiés. La conversation Vigneault/Fournier qui

couronne le tout justifie à elle seule la réédition. Fournier occupe beaucoup d'espace, mais il l'occupe bien.

Marius Benoist procède lui aussi à la réédition d'un texte vieux d'une vingtaine d'années. Prudemment qualifié de « récit historique », cette courte biographie de *Louison Sansregret métis*² a le charme vieillot des livres qui se donnaient mission d'éveiller les consciences et de lier les générations. À la lire aujourd'hui, on constate avec gêne que, le nom de Louis Riel excepté, strictement rien des Métis dont il fut le chef ne nous est familier.

Si Marius Benoist raconte sans prétendre à la parfaite exactitude historique, Jean-Jacques Gagné affirme, lui, en page couverture, séparer le vrai du faux dans tout ce qu'on répète au sujet de *Dollard des Ormeaux*³. L'avant-propos concède, cependant, que « [c]e livre n'a pas la prétention d'être un livre d'Histoire »... Ce n'est là qu'une première ambiguïté. Car après avoir offert au lecteur un portrait vivant de Dollard et un récit que l'on présume factuel de ses audaces sentimentales ou guerrières, l'auteur présente, en guise de conclusion, quelques pages intitulées « Le vrai, le faux et quelques notes » où il avoue, tardivement et discrètement, que





tels et tels personnages n'ont jamais existé, que l'on n'a jamais songé à confier la colonie à Dollard, etc. On se demande pourquoi Jean-Jacques Gagné, qui sait sûrement l'oubli qui guette ses notes tardives, n'a pas contenu son récit dans les limites du vérifié. Il n'est d'ailleurs pas

« Pourtant, Gratien est incapable, même devant elle, de contenir son 'maudit caractère', comme il l'écrit dans une lettre. Les conflits intérieurs de Gratien, ses doutes, bref toutes ses émotions négatives, s'expriment par la seule colère. Comme Tit-Coq, Gratien ne se manifeste que par ses explosions de tempérament. Et Simone encaisse en silence parce que, se souvient Pascal, son mari est alors impossible à arrêter. [...] « Pierrot raconte un souvenir que sa mémoire a conservé intact. Toute la famille est dans la petite maison et Gratien leur dit de faire attention à Simone qui n'est pas bien. 'Il nous dit : 'faites la vaisselle, faites votre lit, ne faites pas de bruit'. Les trois Faites. On s'installe et on mange du spaghetti. Simone arrive avec un échantillon de couleur pour leur chambre, un jaune presque banane. Gratien réplique : 'ben voyons donc, tu penses pas !' jusqu'à ce qu'elle braille. Si j'avais eu un peu plus de couilles, je lui aurais lancé mon assiette de spaghettis en pleine face.' »

Gratien Gélinas, *La ferveur et le doute*, Anne-Marie Sicotte, Québec/Amérique, p. 296.

« Les nouveaux copains de Louison ne lui étaient pas tout à fait inconnus. Il connaissait Wilkie, de Pembina, l'ayant rencontré plusieurs fois à une chasse ou à l'autre. Il y avait Laframboise de la Prairie du Cheval Blanc. Il connaissait bien celui-là. Quant à Laferté, c'était son propre cousin. Les autres, Desjarlais, Hamelin, McKay, il ne les avait jamais vus, mais il en connaissait tellement d'autres Desjarlais, Hamelin et McKay ! Tous parlaient français, mais volontiers cris. L'anglais ? Comme-ci, comme-ça. Wilkie et Laframboise, de plus, parlaient sioux très convenablement. »

Louison Sansregret, Marius Benoist, Du Blé, p. 35.

« Mon père choisit ses morceaux en fonction de ses capacités. Il crée l'illusion qui lui convient, à la mesure de ses forces. Il dompte l'espace. Il en fait son jouet. [...] « Je suis note à note le mouvement que mon père trace pour moi dans l'acoustique fermée du salon. Mon père joue sur un piano désaccordé. Les notes remplissent l'air de leur pureté. Mon père les envoie vers moi. Elles volent, me saisissent. »

Mains de père, Paul Savoie, Du Blé, p. 70.

certain qu'il respecte toujours la ligne de démarcation entre le vrai et le faux. Par exemple, il répète les méchancetés classiques sur les « filles du roi » sans jamais s'en justifier. D'autre part, il juge les peuples autochtones « objectivement primitifs », verdict qui fera sans doute sourciller les anthropologues.

Je glisse rapidement, dans l'espoir de m'autocensurer au moins un peu, sur l'assez pénible autobiographie signée Andréa Richard⁴. L'auteure y affirme, en faisant semblant de ne pas en tirer vanité, ses dons de thaumaturge et sa tendance à léviter pendant la méditation. Le reste révèle surtout chez elle une constante inaptitude à se voir telle qu'elle est et une redoutable tendance à avoir raison contre tout le monde.

Le registre change, pour le mieux, avec *Mains de père*⁵. Paul Savoie tente, à partir de ce que la mémoire lui restitue du passé et des ondes que lance en lui la mort de son père, de comprendre et de sentir ce qu'est la paternité. Il remonte à sa propre enfance, écoute, tamisée par le temps, la voix de son père, observe le face à face entre ses frères et leur père, retourne au chevet du grand-père pour en revivre la disparition, puis regarde sa propre paternité monter lentement en lui. Superbe-ment concret et moderne, Paul Savoie excelle à faire voir les sentiments dans des gestes observables. Dans ce qui semble n'être qu'une partie de ping-pong, il fait émerger un fascinant aspect de la psychologie de son père. Même chose quand il regarde son père au piano : de la description du mouvement des mains, la transition se fait, sans césure aucune, à l'univers des sentiments. Cela ne rend pas les *pères Savoie* plus loquaces, mais les montre pleins d'une tendresse qui répugne à parler. Sans doute certains gestes ont-ils, pour qui sait décoder, valeur de confidences, mais, se dit Savoie, est-ce assez ?

Je l'avoue, un doute m'est venu en abordant l'ouvrage que consacre Anne-Marie Sicotte à Gratien Gélinas⁶ : la petite-fille de Gratien osera-t-elle secouer un peu l'auréole du grand-père ? Au sortir du livre, la question s'est inversée : la famille Gélinas accepte-t-elle le regard correctement critique que porte Anne-Marie Sicotte sur la *gloire familiale* ? Loin de verser dans une complaisance qu'aurait un peu excusée le lien de sang, Anne-Marie Sicotte trace de son grand-père l'image d'un homme qui, certes, projeta le théâtre québécois dans l'ère moderne, mais qui fut aussi, pour les siens et pour son entourage professionnel, un monument d'égoïsme. Anne-Marie Sicotte aura eu, diront certains, l'avantage d'un accès privilégié aux documents et souvenirs familiaux. Tout compte fait, je

doute que la réussite que constitue ce premier tome doive beaucoup à ce facteur. Des lettres lui ont été confiées qui n'auraient pas été aussi vite remises à d'autres ? Peut-être. Il fallait quand même une certaine forme de courage de la part d'un membre de la *tribu* Gélinas pour exhumer de peu sympathiques secrets familiaux soigneusement escamotés par une succession de générations.

Avec *Le carnet de l'écrivain Faust*⁷ de Victor-Lévy Beaulieu s'ouvre, largement, généreusement, surabondamment, le monde toujours mal balisé de la biographie littéraire ou, si l'on préfère, de la genèse de l'œuvre à travers l'auteur. Beaucoup, en effet, ont raconté les affres de leur propre création littéraire. Beaucoup, en plaçant l'œuvre et la vie des autres sous le microscope, ont prétendu décrire les douleurs de l'enfantement et, pire encore, celles de la stérilité réelle ou appréhendée. Fort peu ont eu autant que Victor-Lévy Beaulieu la courageuse lucidité et le lucide courage de s'installer eux-mêmes sous le microscope et d'en pousser le grossissement à l'extrême. Le résultat ? Un livre fascinant au sujet du non-livre. La genèse du livre qui aurait pu être et qui n'a pas (encore) surgi. Chez un écrivain moindre que Victor-Lévy Beaulieu, cela aurait pu côtoyer la banalité. Combien d'âmes sont des cimetières d'œuvres jamais nées ? Chez un écrivain moins transparent, le risque aurait été celui de la distorsion, du mensonge pudique, de la réticence avantageuse. Rares sont les confessions honnêtes. Avec Victor-Lévy Beaulieu, les conditions idéales sont rassemblées. On sait, en effet, par la volcanique créativité de l'auteur, qu'il sait mieux que quiconque appliquer les forceps à une œuvre qui se refuse au jour. Ce qu'il dira de l'avortement sera donc forcément un témoignage irremplaçable. Victor-Lévy Beaulieu a consenti depuis longtemps par ailleurs à donner accès à ses mondes intimes. Ce qu'il dira de son immense projet laissé (encore) inachevé sera donc d'une éclairante et redoutable candeur. En outre, parce que Victor-Lévy Beaulieu ne permet jamais aux genres littéraires de découper des petits corridors étanches dans sa création, ce journal de la gestation incertaine fera entrevoir les mille sources des « épopées selon VLB », depuis la critique du quotidien jusqu'aux lectures puisamment diversifiées en passant par le rêve, la poésie, la famille, l'enracinement régional. Une incroyable fécondité à propos d'un avortement...

Le sort veut que paraisse au même moment ou presque un ouvrage collectif⁸ consacré à Jacques Ferron, père littéraire de VLB et l'un des écrivains québécois les plus marquants jusqu'à ce « fils » d'ailleurs plus ou moins docile. La coïncidence, on

« L'écriture, ce n'est rien de plus qu'une énorme patience et ce qui, presque malgré soi, se déverse dedans. Le plus difficile, c'est de rester assis devant sa table de travail et de ne pas penser à tout ce qu'on manque de soi et des autres parce qu'on ne fait qu'ameuter de simples mots. C'est comme accepter l'idée même qu'on est mort alors que le corps, lui, aimerait fendre l'air dans l'orgie femelle. Ah l'écriture, inqualifiable déportation ! »

Le carnet de l'écrivain Faust,
Victor-Lévy Beaulieu, Stanké, p. 40.

« On était à quelques jours de l'Halloween et les Goncourt pavoisaient au Ritz Carlton avec les Godbout, Jasmin et Jean-Yves Soucy, tous contents de jouer de la grosse caisse devant les débris de l'empire culturel français. Léandre Bergeron et moi, nous achetâmes une citrouille, un réveille-matin que nous montâmes et mîmes, de même que la citrouille, dans une petite caisse que nous envoyâmes aux Goncourt et à Lemelin. Ce n'était pas une bombe mais cela eut le même effet, en tout cas pour Bergeron et moi que le jeu amusa fort et longtemps. Aussi, je me demandais bien ce matin comment ça se passerait entre Lemelin et moi quand nous colloquerions ensemble au cégep de Sainte-Foy, en compagnie du frère Untel, de Laurent Laplante et de Roger Fournier. »

Le carnet de l'écrivain Faust,
Victor-Lévy Beaulieu, Stanké, p. 160.

« Ses premières lettres à Pierre Baillargeon sont pleines d'humour et de fantaisies : 'Je cultive mon curé, dit-il, car il est le seul homme à dix lieues à la ronde à pouvoir me fournir d'œufs ; et pour la première fois de mon existence, les poules me maintiennent dans la religion.' »

« Jacques Ferron en Gaspésie »,
Marcel Olscamp,
L'autre Ferron, Fides/CÉTUQ, p. 21.

« Jacques Ferron se coule si naturellement dans son nouveau milieu qu'on le dirait revenu chez lui, dans un coin de pays qu'il viendrait tout juste de quitter. La vérité pressentie naguère semble se vérifier : la langue parlée 'en bas de Québec' s'avère d'une grande richesse, et l'auteur se montre fasciné par le langage vernaculaire des Gaspésiens. »

« Jacques Ferron en Gaspésie »,
Marcel Olscamp,
L'autre Ferron, Fides/CÉTUQ, p. 22.

le constate vite, est d'ailleurs d'ordre purement temporel : autant Victor-Lévy Beaulieu parlait en homme fermement « entré en écriture » et rompu à toutes les roueries de la création littéraire, autant certains membres du collectif qui *renouvelle* Ferron utilisent parfois, dans leur examen de celui qui fut, selon le mot de Clément Marchand, un « émotif vertigineux », des instruments peu sensibles à la fluidité et aux impondérables de cette création. Certains, pas tous heureusement, ramassent des épingles droites avec des gants de boxe, d'autres examinent la Chapelle Sixtine à la loupe et y relèvent savamment des coups de pinceau imprécis... Ne généralisons pas. Plusieurs textes de ce collectif, entre autres celui de Marcel Olscamp, ressuscitent le Ferron dont on a connu l'effervescence, l'humour caustique, la propension le plus souvent consciente à voir plus de comploteurs qu'il ne trouvait d'arbres pour les cacher. D'autres, cependant, déconcertants à souhait, interprètent Jacques Ferron comme un Témoin de Jéhovah lit la Bible, en oubliant que l'épopée ne donne pas les cotes boursières et que Ferron, comme auteur biblique, aurait plutôt rédigé l'Apocalypse que les Évangiles synoptiques.

Où faut-il donc arrêter les travaux d'exégèse sur une œuvre ? Je ne sais. Je regrette simplement que, pour faciliter l'examen du papillon, certains ne voient d'autre méthode que de l'épingler mortellement. Quand la glose diminue ou enlève le goût de remonter à l'œuvre, à quoi sert-elle ? Quand la biographie, qui décrit la personne, détourne de l'œuvre par laquelle la personne a accédé à la notoriété, ne risque-t-elle pas de nous en dire beaucoup sur une personne qui ne nous intéresse plus ? **NS**

1. *Gilles Vigneault mon ami*, par Roger Fournier, Stanké, Montréal, 1995, 208 p. ; 20 \$.

2. *Louison Sansregret métis*, par Marius Benoist, Du Blé, Saint-Boniface, 1994, 91 p. ; 9,95 \$.

3. *Dollard des Ormeaux, Le guet-apens*, par Jean-Jacques Gagné, Quebecor, Outremont, 1995, 239 p. ; 19,95 \$.

4. *Femme après le cloître*, par Andréa Richard, Méridien, Laval/d'Acadie, Moncton, 1995, 354 p. ; 24,95 \$.

5. *Mains de père*, par Paul Savoie, Du Blé, Saint-Boniface, 1995, 142 p. ; 16,95 \$.

6. *Gratien Gélinas, La ferveur et le doute, t. 1*, par Anne-Marie Sicotte, Québec/Amérique, Montréal, 1995, 334 p. ; 24,95 \$.

7. *Le carnet de l'écrivain Faust*, par Victor-Lévy Beaulieu, Stanké, Montréal, 1995, 217 p. ; 75 \$.

8. *L'autre Ferron*, sous la dir. de Ginette Michaud, avec la collaboration de Patrick Poirier, Fides/CÉTUQ, Montréal, 1995, 468 p. ; 34,95 \$.